

Semaine Bleue – réunion du 31 mars 2011

A tout âge : acteurs, proches et solidaires

Dominique ARGOUD, Université Paris-Est Créteil

A tout âge : acteurs...

La Semaine Bleue a beaucoup évolué sur ce point. De manière schématique, on peut identifier trois phases :

- *L'aide aux vieillards.* Il s'agit d'aider une population cible dans le besoin. En ce sens, la « cible » ne peut être actrice : elle est bénéficiaire des actions entreprises.
- *L'intergénération et la retraite utilité sociale.* Les retraités et personnes âgées sont réintroduits dans une logique de réciprocité. Il s'agit de démontrer qu'ils bénéficient, mais qu'en échange ils apportent aux jeunes en particulier et à la société en général. La réciprocité de l'échange permet d'exister – symboliquement – comme acteur à part entière.
- *A tout âge : acteur.* La notion de groupe d'âge s'efface. La problématique de la Semaine Bleue tend à s'élargir, dans la perspective défendue par le slogan de l'Année internationale des personnes âgées en 1999 qui préconisait : « une société pour tous les âges ». Le rôle d'acteur n'est plus propre à un âge particulier (les jeunes retraités). C'est le vivre ensemble qui devient central.

Solidaires...

La solidarité existe sous forme d'une solidarité verticale, de ceux qui vont bien en direction de ceux qui ont besoin. Notre système de protection sociale est structuré sur ce mode. Il s'agit d'une solidarité institutionnelle, abstraite, qui garantit une forme de citoyenneté aux personnes bénéficiaires de la solidarité, mais qui ne s'inscrit pas dans une logique de réciprocité immédiate (ce peut être une réciprocité différée comme dans le cas des retraites).

Mais il existe par ailleurs une solidarité horizontale, qui dépend moins de mécanismes institutionnels que d'une mobilisation de la société civile elle-même. Cette solidarité est fondée sur la proximité, l'interconnaissance et... la réciprocité. L'entourage familial, amical, associatif sont sur ce registre.

Ces deux formes de solidarités sont complémentaires. Néanmoins, force est de constater que les pouvoirs publics parviennent peu à valoriser la solidarité horizontale. Celle-ci est certes appelée de leurs vœux, mais l'action publique se situe

surtout sur le registre de la solidarité verticale. Quand les solidarités de proximité sont invoquées, c'est surtout pour pointer leurs défaillances, contribuant ainsi à faire peser une obligation morale sur les épaules des individus.

Or c'est faire fi du foisonnement d'initiatives locales qui existent en matière de solidarités de proximité. La Semaine Bleue est l'une des occasions rappelant la capacité créatrice des acteurs locaux à développer une solidarité fondée sur l'interconnaissance.

Proches...

La proximité est une notion difficile à appréhender car elle est très relative d'un individu à l'autre. Elle est néanmoins intéressante à prendre en compte dès lors où l'on croise « solidarité » et « proximité » car elle met en évidence les difficultés actuelles à mettre en œuvre ces solidarités horizontales dans la société contemporaine. Nous proposons de l'aborder sous deux angles très complémentaires : le territoire et le temps.

Le territoire : dans la société traditionnelle, le territoire (local) assignait à résidence. Il créait, de fait, des liens... pour le meilleur et pour le pire ! Aujourd'hui, avec le développement des moyens de mobilité et de technologie, il est plus facile d'être ici et là-bas. Les retraités bi-résidentiels témoignent clairement de cette évolution. L'identité territoriale n'est plus univoque : on peut être en même temps ville et campagne.

L'individu est plus à même aujourd'hui de définir un territoire à soi. Auparavant, les cercles sociaux se croisaient au sein d'un même espace : les voisins étaient des collègues ou des parents. Aujourd'hui, chaque individu tend à articuler ces cercles de façon singulière et appartient ainsi simultanément à des champs sociaux distincts, du travail, de la famille, du voisinage.

Sous la pression du renouvellement rapide des habitants, les valeurs et l'histoire de la commune connaissent de profondes mutations. Mais leur réécriture est en train de se réaliser sur la base de collectifs moins homogènes car le territoire ne parvient plus à « homogénéiser » les trajectoires individuelles. Par conséquent, la proximité ne génère pas automatiquement du lien. Elle peut au contraire avoir l'effet inverse en induisant une posture défensive et la recherche d'un entre-soi, sur la base d'un regroupement affinitaire exclusif qui va à l'encontre de la relation à l'autre. Mais les diverses initiatives montrent que ceci n'est pas une fatalité : il reste possible d'agir pour que ce nouveau rapport au territoire soit créateur de liens.

Le temps : Pour résumer l'évolution en train d'affecter le rapport au temps, on peut dire que nous sommes en train de passer d'un temps collectif à un temps pour soi. Mais le temps pour soi est une notion très récente. Pendant longtemps, le temps a constitué un cadre structurant pour les conduites humaines. En cela, il s'agissait d'un temps essentiellement collectif car l'ordonnement du temps permettait de

canaliser la vie sociale des individus. C'est pourquoi la maîtrise du temps a constitué un important enjeu de pouvoir. Qu'il s'agisse du temps religieux ou du temps industriel, leur particularité est d'imprimer une temporalité collective, c'est-à-dire extérieure aux individus. Ces derniers ne peuvent guère s'abstraire d'un tel temps. Cette situation a d'ailleurs facilité le travail de la sociologie qui pouvait décrypter assez aisément la société dans une perspective fonctionnaliste dans la mesure où, globalement, tout le monde faisait la même chose en même temps.

Mais on assiste depuis plusieurs années à la généralisation du temps pour soi. Il s'agit d'un temps réellement « libre » au sens où il n'est pas totalement prédéfini par les institutions. Certes, les déterminants sociaux restent puissants, mais l'individu dispose d'une marge d'autonomie inégalée. Ce nouveau rapport au temps, plus individualisé, plus flexible, s'est en effet diffusé sur l'ensemble du cycle de vie. Ainsi, quelle que soit son étape de vie, chacun tend à configurer sa trajectoire de vie selon une temporalité qui lui est propre.

Ce faisant, l'amointrissement des valeurs collectives portées par les institutions fait que celles-ci perdent de leur capacité à organiser la société. Or le temps libre ne génère pas automatiquement du faire-ensemble puisque nous avons vu que son augmentation quantitative était concomitante d'une généralisation du temps pour soi. C'est d'ailleurs une des limites de la réforme de réduction du temps de travail : alors qu'il était attendu que ce temps nouveau gagné sur le temps de travail renforce le lien social (par exemple, en favorisant la vie associative, syndicale, politique...), il s'est avéré que ce ne fut pas le cas. Les Français ont majoritairement profité de cette marge de manœuvre pour utiliser ce temps à des fins privées (par exemple, faire les courses en dehors des périodes de pointe et libérer le temps du week end).

Quatre perspectives pour être acteurs, proches et solidaires

La synchronisation

A partir du moment où chacun a un temps qui lui est propre, les temps se désynchronisent et les repères temporels se brouillent. Ce n'est pas un hasard si de nombreuses villes en Europe ont mis en place des « bureaux des temps ». Dans une société désynchronisée, il devient difficile de se croiser. C'est une situation qui se retrouve naturellement dans tout milieu social (par exemple, l'organisation d'une réunion de travail rassemblant l'ensemble des collaborateurs d'une entreprise devient un casse-tête). Mais cela concerne aussi – et peut-être même encore plus – les relations intergénérationnelles. Nos propres travaux sur les relations de voisinage ont montré que, dans les ensembles collectifs, les plus âgés avaient la sensation de vivre dans un « désert relationnel ». Quand ils sont là (en l'occurrence durant la journée), les autres sont au travail ou à des activités diverses. Même les jeunes retraités ne sont pas forcément des voisins très présents dans la mesure où ils sont beaucoup plus mobiles qu'auparavant. A l'inverse, la nuit, alors que les plus âgés

dorment, les plus jeunes mènent une vie sociale plus intense. Par conséquent, on se croise plus qu'on se rencontre.

Le faire ensemble

Il ne s'agit pas seulement d'avoir un espace-temps commun pour qu'un lien se crée. Il est nécessaire qu'il y ait une occasion de rencontres et une envie de faire ensemble. Or dans une société de temps libre et de mobilité, la priorité n'est plus aux engagements collectifs. De façon plus générale, l'engagement contractuel a tendance à supplanter le militantisme à vie.

Il est toutefois possible d'espérer que la mise en place d'une offre adéquate parvienne à recréer du lien entre les individus. Ainsi, il a été démontré que, malgré l'individualisation des temps et des modes de vie, l'organisation de grands événements collectifs et de moments émotionnels forts étaient susceptibles de créer du lien même éphémère. L'événement, l'émotion, plus que l'organisation, semblent encore capables de transcender les trajectoires individuelles pour produire du faire ensemble. La fête des voisins constitue à cet égard une excellente illustration.

Le rythme

On peut se retrouver sur le même espace-temps et être animés d'un « faire ensemble », mais ne pas avoir le même rythme. Or la question du temps est très liée à celle du rythme, particulièrement dans le domaine des relations intergénérationnelles. En effet, la volonté actuelle de lutter contre le temps « mort » aboutit à une intensification du rythme de vie. Or certaines couches de la population – dont les plus âgés – ont un rythme (de déplacement, de parole, de vie...) moins rapide.

Si aucune action n'est entreprise pour ajuster le rythme sur celui du plus lent, le risque est qu'un rapport de pouvoir s'instaure en faveur de celui qui a le rythme le plus rapide. A terme, cette arythmie se traduit chez les personnes âgées par ce que les sociologues ont appelé « la déprise », dont la forme extrême est l'isolement et l'exclusion sociale. En l'occurrence, il s'agit pour une personne qui a l'impression d'être dépassée et bousculée par un environnement de plus en plus rapide, de se mettre « hors du temps » en s'auto-excluant de la vie sociale.

La transmission

Jusqu'alors les générations se succédaient. Aujourd'hui, pour reprendre une formule classique, elles s'empilent. Autrement dit, l'allongement de l'espérance de vie a favorisé l'émergence de familles à quatre ou cinq générations. Mais surtout, ces générations sont amenées à cohabiter, c'est-à-dire à vivre ensemble selon un

modèle qui reste à inventer car ce ne peut plus être celui de l'enchaînement temporel (qui faisait qu'une génération passait la main à la suivante). Ce qui soulève la question de la transmission. La linéarité passé-présent-futur parvient difficilement à trouver corps à travers les générations, dont la place et le rôle social est moins assigné. Cela contribue à privilégier l'instant présent, et a contrario à évincer ou à oublier le temps long. Pourtant, on ne peut penser le présent et le futur sans l'inscrire dans une histoire et dans une mémoire collective. Jusqu'à présent, les relations intergénérationnelles permettaient une régulation de cette temporalité, via la transmission. Aujourd'hui, le risque serait de rejeter le passé au nom des valeurs jeunistes qui tendent à vouloir inscrire le lien social dans une société de l'éphémère.

C'est pourquoi les actions visant à créer des occasions de rencontres autour d'une mémoire collective sont importantes. Il s'agit de rappeler en permanence la dimension structurante du temps long, particulièrement dans les territoires qui connaissent de profondes mutations.